

## ANIMÉE ANIMALITÉ

Jean-Luc Nancy

Les mots ‘animal’ et ‘animalité’ portent une charge sauvage, insoumise, pulsive, évocatrice d’étrangeté inassimilable et inadaptable. Cette charge ou cette tonalité sont presque inévitables, même en des temps où l’intérêt philosophique, moral, juridique et – disons le carrément – civilisationnel pour l’animal a pris une ampleur insoupçonnée il y a seulement trente ans. Le livre de Derrida publié en 2006 – *l’Animal que donc je suis* – a joué un rôle de catalyseur. Il avait été précédé par celui d’Elisabeth de Fontenay en 1998, *Le Silence des bêtes*, et on peut aussi remonter aux *Causeries* sur l’animalité de Merleau-Ponty, cinquante ans plus tôt. Il y a certainement d’autres témoignages précurseurs. Mais avec Derrida il y eut un tournant : il ne parlait pas seulement de l’animal, il se voyait vu – et nu – sous le regard de l’animal. La nudité vue – regardée, perçue ? inspectée ? contemplée ? – était sans doute l’élément le plus vif de la catalyse (même si une partie, chez Merleau-Ponty, s’appelle ‘L’homme vu du dehors’, cet homme n’est pas encore nu).

Je plus récent, Jean-Christophe Bailly porte au contraire un regard affiné, sensible – qui s’exerce moins ‘sur’ l’animal qu’il n’essaie de passer en lui, de s’éprouver comme une vue elle-même animal de ce qui est nommé moins ‘l’animal’ que ‘le versant animal’ – déplacement qui implique une complémentarité et une solidarité de versants de montagne, d’inclinations de pentes adossées l’une à l’autre.

Malgré, donc, ces études pénétrantes – auxquelles je ne veux ni ne peux ajouter quoi que ce soit – et malgré le fait que désormais on voit aussi s’exprimer un désir de retourner ce que certains jugent comme ayant donné trop de place à l’animal (alors que personne, parmi les philosophes animaliers, n’a oublié la distance infranchissable de l’homme à l’animal) – comme si très vite on avait atteint un point de saturation – malgré donc tout cela il reste l’épreuve de la langue: ‘animal!’ est un reproche, voire une injure. ‘Bête’ l’est encore plus: il évoque le ‘stupide et borné’ dont Rousseau qualifie l’animal humain avant le contrat social.

Je veux ici m'intéresser à cette valeur non seulement péjorative mais agressive voire injurieuse (valeur bien entendu déjà relevée par les textes évoqués).

Envers qui y a-t-il ici agressivité ? Non envers l'animal, mais envers l'animalité – ce substantif de qualité suscitant d'emblée une étrangeté inquiétante, une crainte et une mise en alerte. Le mot 'animalité' est ancien, il est même latin – mais en latin comme en ancien français il notait d'abord le caractère de ce qui a une *anima* ou plus exactement de ce qui est animé par une *anima*. C'est-à-dire par un souffle, par le souffle de la vie. (Le mot latin est apparenté au grec *anemos* – le vent – alors même qu'il traduit *psuchē*.)

Ce souffle, c'est cette force formatrice autonome (pour parler avec Kant) et cette auto-affection (pour parler avec Husserl) qui font – si on peut dire – vivre le vivant. Vivre, c'est se rapporter à soi – quoi qu'il en puisse être de ce 'soi': quand bien même il n'a pas valeur de 'conscience' ou de 'sujet' il se trouve (sans se 'trouver' proprement) dans le mouvement de son rapport. Il est rapport avant et plus que d'être position, identité ou substance. La vie, c'est que ça s'éprouve. Et ça s'éprouve comme souffle exhalé et inhalé, ou inspiré et expiré (par où la mort est aussi le vécu de la vie, son 'dernier souffle' avant le 'premier cri' d'une autre vie).

L'animalité n'est pas très différente de l'animation. Elle fige l'action en une propriété, elle retient l'élan dans une posture – toutes les postures, les attitudes, les maintiens, les tenues, les allures qui composent le portrait fourmillant de la bête.

Bête aux aguets, humant l'air à droite et à gauche, alarmée des prédateurs, bête pressée par faim et soif, griffant des arbres, tuant d'autres bêtes, montant des pièges. Bête marquant son territoire de puissants effluves, léchant ses poils, frottant ses pattes, son museau, se renversant pour secouer des puces – qui elles-mêmes filent s'accrocher ailleurs en bêtes surnoises et voraces. Bête en rut, palpitante, énermée, bramant, râlant, faisant parade. Bête qui souffle, qui halète, gronde, mâche, avale, vomit, excrète. Qui gémit, jappe, grommelle et bondit. Qui chasse et qui se tapit. Qui se blesse, souffre et se traîne. Qui dort et en dormant sursaute ou tremble.

Dans cette profusion de traits, de caractères, de tempéraments et de trempes nous nous reconnaissons et comme les animaux, avec eux, nous tremblons et nous nous excitons, nous observons, nous nous dissimulons, nous bavons et nous saignons.

Cela nous tracasse ou bien nous tourmente: l'animalité vit en nous – et c'est en nous qu'elle se compose vraiment comme telle. Les animaux sont inquiets mais leur trouble diffère du nôtre. Il épouse toutes les particularités des espèces et des variétés. Il leur est consubstantiel, tandis que nous y ajoutons l'angoisse de ne pas comprendre notre trouble – ni celui de la faim, ni celui du désir, ni celui du mourir. L'animal s'angoisse en nous.

Merleau-Ponty dit qu'il révèle « l'effort d'une existence jetée dans un monde dont elle n'a pas la clef ». Mais cette existence est l'animation même: le souffle en inspirant se sent voué à expirer. Elle est si bien et si généreusement l'animation qu'elle se dissémine en une extrême diversité de formes et de forces. Elle se dépense sans compter, elle va de l'amibe au grand gorille en passant par le glaïeul, l'ornithorynque, le chêne et la mouche.

Cette expansion truculente et bariolée, ce grand orchestre sans partition ni chef composent le propre de la vie: sa force et son affection, sa forme et sa passion. Nous nous en sentons exclus. Nous sommes limités, nous devons inventer nos couleurs et nos sons, nous devons réfléchir nos peurs et nos attentes: nous sommes inquiets non pas au sens de la non-immobilité mais au sens du souci qui ronge.

Il nous ronge par le haut et par le bas: d'une part l'angoisse de devoir conclure à la mort de la vie – et non seulement dans la vie – mais aussi à la rupture inévitable du sens, de toute espèce de sens, d'autre part l'affolement de sentir en nous, comme nous-mêmes, toute l'agitation, l'excitation, l'échauffement et l'exaltation de tous les sens, du bond et du rut, du spasme et du frisson.

Kafka écrivait à Felice qu'il voulait embrasser d'un seul regard la communauté des hommes et des bêtes tout entière, mais comme on sait cette communauté chez lui se métamorphose en un abominable destin d'homme enclos dans un insecte. Peut-être n'y a-t-il pas de communauté possible mais il y a sans aucun doute une commune animalité qui s'exprime ici en plumes, là en récits, là en fourrures, ici en gants, ici en computation et là en pullulement.

En somme nous vivons de courir à la poursuite de la vie inappropriable. De cette vie que peut-être, pour finir, nous ferons disparaître ou qui à travers nous s'anéantira – beau flamboiement, belle animation trouvant ainsi sa résolution.